

TOUR DU MONDE

VOLCAN

L'éruption de l'Etna. — L'Etna, toujours en activité, semble depuis quelques années puiser de nouvelles forces au sein de la terre; le printemps de 1879, celui de 1883 et celui de 1886 ont ramené de nouvelles éruptions qui chaque fois ravagent quelques points de ce beau pays.

L'éruption de 1883 eut lieu par les cratères situés sur le côté Sud de la montagne, près de Nicolossi, qui fut abandonné en toute hâte. Mais au grand étonnement de tous, le troisième jour, le mouvement éruptif commença à se ralentir après n'avoir causé que quelques faibles dégâts.

Le professeur Tedeschi di Ercole fit remarquer qu'il était fâcheux, dans une mesure, que le mal n'ait pas suivi son cours; les matières rejetées ne suffisant pas à remplir les cratères parasites qui les avaient lancées, ceux-ci devaient s'ouvrir de nouveau un jour ou l'autre, et cette situation constituait un danger; mais on prend l'habitude de tout, et les habitants s'étaient réinstallés tranquillement près de ces mauvais voisins.

Le 18 de ce mois, à 11 heures du matin, ils ont été réveillés brusquement de leur quiétude: le volcan entra en activité. La terre tremblait, il s'ouvrait plusieurs cratères vers Monte-Grosso, au N.-E. de Nicolossi, et ce torrent de lave se précipitait vers les parties cultivées de la montagne.

Les troupes, envoyées en toute hâte, ont essayé de l'endiguer et de le diriger, mais sans y réussir; on ne lutte pas avec ces forces de la nature. Leur expansion s'est régularisée d'ailleurs, et aux dernières nouvelles on commençait à revenir d'une si chaude alarme. Outre la coulée de lave, le pays est couvert de cendres et de pierres ponce.

On se demande s'il y a une relation entre cette éruption et la dépression barométrique extraordinaire qui a accompagné le cyclone de Madrid; quoique les deux phénomènes aient été séparés par plusieurs jours, il n'y aurait là rien d'étonnant. On sait par expérience dans les régions volcaniques que ces manifestations sont rarement seules, et il subsiste une certaine inquiétude sur les côtes de la Sicile.

MÉDECINE

Le traitement de la fièvre et le Coran. — Pendant une partie du moyen-âge, les livres Arabes

ont joui d'une grande autorité au point de vue médical. Le docteur Bertherand, qu'un long séjour en Algérie a mis au courant de beaucoup de traditions et de pratiques musulmanes, a découvert dans le Coran des passages relatifs au traitement de la fièvre par l'eau froide:

« La fièvre, a dit le prophète, est un feu de l'enfer: refroidissez-la avec de l'eau, ou selon les paroles d'Ibn Abbos, éteignez-la avec de l'eau du puits sacré Zem-Zem. Asma, fille d'Abou-Bekr, alla chez une femme atteinte de fièvre, demanda de l'eau, la versa sur la face de la malade et dit: Le prophète de Dieu a recommandé ceci: refroidissez la fièvre, car c'est un feu de l'enfer. »

M. Bertherand nous apprend encore que les Arabes du Hedjaz administrent aux fébricitants l'eau froide en lotions et en boissons.

D'après Anas, alors que le prophète eut la fièvre, on l'aspergea d'eau fraîche pendant trois nuits « avant le poindre de l'aube. » « Quand le prophète avait la fièvre, ajoute le commentateur arabe, il se faisait apporter une outre d'eau et on la lui versait sur la tête: d'où cette tradition reçue d'Aochob: Le prophète dit aux gens, versez-moi sept outres d'eau. »

Les médecins arabes attribuaient les vertus fébrifuges de l'eau « à sa propriété adoucissante, à sa facilité de se répandre dans toute l'économie et à sa légèreté si bénigne pour les intestins. Ils recommandaient d'en abaisser au besoin la température par l'addition de la glace et de la neige ou de la rendre calmante pour la faire agir directement sur les extrémités des nerfs. »

Le rhinocéros. — Sur la foi d'une légende venue d'Orient, le grand pays de la légende, on crut pendant longtemps en Europe que le rhinocéros avait la vertu de calmer tous les genres de souffrances.

Les graves docteurs du temps de Louis XIV, renchérèrent encore sur les mérites de cet animal dont on ne connaissait pas alors exactement la structure, et les remèdes au rhinocéros devinrent à la mode.

Charles Biron, le médecin de M^{lle} de la Vallière, se vantait d'en avoir mangé dans les Indes.

Il affirmait sérieusement, d'accord avec ces messieurs de la Société royale d'Angleterre, que les cornes ainsi que les dents, les ongles et le sang, sans oublier certaines parties moins pures de l'ani-

mal, étaient des antidotes contre tous les maux.

« On se sert en médecine de son sang pour fortifier le cœur, pour toutes les maladies contagieuses, parce qu'il excite fortement la sueur. Il fait cesser les cours du ventre et arrête instantanément les pertes de sang. Dans les plus fortes douleurs des dents, la simple application de la dent du pachyderme sur la dent malade fait disparaître le mal aussitôt. Enfin, si de sa corne on fait des vases pour boire, on est préservé de toute contagion. »

Louis XIV fut tout particulièrement enchanté de trouver six cornes de cet animal dans le présent que lui envoya le roi de Siam en 1686.

Maintenant que nous avons des rhinocéros au Jardin des Plantes, la légende s'est évanouie. Mais les médecins ont heureusement trouvé d'autres panacées.

GÉOGRAPHIE

Les Russes en Asie. — Il est impossible de ne pas admirer avec quelle suite les Russes surmontent successivement tous les obstacles dans l'Asie centrale. Le général Annenkoff, l'un des plus actifs agents des transformations qui s'accomplissent dans cette partie du monde, vient de retourner à Merv, muni des autorisations nécessaires pour prolonger le chemin de fer Transcaspien jusqu'à Samarcande; au cours de son voyage, il a remporté encore un succès en ouvrant un nouveau port, terminus, sur les bords de la mer Caspienne.

Désormais, le port de Mikhaelovsk, dont il a été si souvent question dans ces derniers temps, va retomber dans l'oubli et céder son importance à celui d'Urzambada. Un journal anglais supplie les hommes politiques, tous ignorants en géographie, dit-il, de ne pas confondre ce nom, quelle que soit sa consonance, avec celui de quelque localité africain.

Un peu d'histoire fera saisir l'importance de l'œuvre accomplie par le général Annenkoff depuis six mois : Krasnovodsk est le meilleur port de la côte orientale de la mer Caspienne; on y trouve 5^m 50 d'eau; mais quand la Russie posa les premiers rails du chemin de fer Transcaspien, en 1881, elle n'avait en vue qu'une voie militaire, temporaire, et on choisit comme point de départ Mikhaelovsk sur la côte Est de la baie de Krasnovodsk parce que cet endroit est à 130 kilomètres plus près de l'objectif que l'on avait en vue. Malheureusement ce port n'a pas de fond et ne peut donner accès qu'aux barques. Quand l'occupation du pays est devenue définitive et que la ligne déjà faite s'est trouvée le premier tronçon du grand chemin de fer asiatique destiné à desservir, non seulement Samarcande, mais sans aucun doute à se relier un jour à l'autre au réseau indien, la question d'un port possible, à son origine dans la mer Caspienne a repris toute son importance. La première pensée a été de relier Mikhaelovsk à Kras-

novosdk par une voie ferrée. Mais cette ligne de 130 kilomètres, outre qu'elle aurait passé dans une contrée absolument stérile et inhabitée, aurait coûté tout aussi cher que 190 kilomètres de chemins de fer rayonnant de Merv et ayant en ces lieux une importance politique considérable. Aussi le général Annenkoff, beaucoup plus désireux de pousser un chemin de fer vers le centre de l'Asie que de dépenser les crédits obtenus à relier la tête de ligne à Kravnovosdk, n'eut de repos que quand ses investigations dans la baie, lui eurent fait découvrir le port de Urzambada à quelques milles au S.-O. de Mikhaelovsk où l'on obtint une profondeur de 3 m. après quelques dragages. C'était suffisant, la flottille du Volga qui fait aujourd'hui le service de la mer Caspienne n'ayant que ce tirant d'eau. On comprendra l'importance de ce résultat en se rappelant que les hommes d'Etat de l'Angleterre, se consolant de l'établissement du chemin de fer de l'Asie, gros de menaces pour l'Inde, estimant qu'il n'aurait jamais d'importance, faute d'un port à son origine. Quelques mois ont suffi à changer complètement les promesses de l'avenir.

Le Talé-Sab dans la péninsule Malaise. — M. Paul Macey, qui a accompagné MM. Deloncle et Davidson dans l'exploration du Talé-Sab, mer intérieure de la presqu'île Malaise, dans des parages où aucun Européen n'était parvenu avant eux, a fait à la Société d'anthropologie une intéressante communication sur les indigènes qui habitent dix petites îles qui se trouvent sur le lac.

Les Salanganes abondent dans l'île, et le nid comestible de ces hirondelles constitue la principale ressource des habitants qui les vendent aux Chinois. — Le sol est percé de cavernes sans nombre, dans lesquelles les indigènes naissent, vivent et meurent, menant une véritable existence de troglodytes.

Ils déploient dans la récolte des nids, placés sur des rocs inaccessibles, une véritable agilité de singe, ne s'aidant que d'une échelle primitive que M. Macey appelle une échelle de perroquet, à cause de sa forme sur un seul montant. Munis d'un panier et armés d'un couteau ils enlèvent les nids, au milieu du tourbillon et des cris des malheureuses hirondelles ameutées contre ces dévastateurs; — leur échelle est suspendue au-dessus des précipices par une simple cheville enfoncée à coups de maillet dans les crevasses du rocher.

Les nids, préparés pour l'exportation par de nombreux lavages, ne représentent pas moins de 725,000 francs par an.

L'ameublement des cavernes où logent ces chasseurs est des plus sommaires; mais chacune contient dans une niche une idole grossière taillée dans quelque stalactite qui est l'objet d'une grande vénération et à laquelle on fait des offrandes propitiatoires de poisson, de riz, etc.

L'une de ces grottes est un temple dédié, aux di-